



Introduction : le paradigme naturaliste

Sylvain Auroux

► To cite this version:

Sylvain Auroux. Introduction : le paradigme naturaliste. *Histoire Epistémologie Langage*, 2007, 29 (2), pp.5-16. halshs-00294924

HAL Id: halshs-00294924

<https://shs.hal.science/halshs-00294924>

Submitted on 10 Jul 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTRODUCTION : LE PARADIGME NATURALISTE

Sylvain Auroux

Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques – Université Paris Diderot/CNRS

L'essentiel des articles de cette livraison d'*Histoire Épistémologie Langage* est constitué par la version écrite des communications à un colloque organisé par la SHESL en Janvier 2007. Nous y avons ajouté des articles convergents sur le thème du « naturalisme linguistique ». Je remercie tous ceux qui ont participé à la préparation et à la réalisation du colloque, notamment M. Olender.

Le 19^e s. a connu un renouvellement de la recherche en matière de sciences du langage, avec l'introduction de l'explication historique qui déborde largement les possibilités de l'explication grammaticale traditionnelle. Ce renouveau s'est accompagné de notables transformations des concepts de base, concernant, notamment, le statut du langage, avec l'apparition du thème « naturaliste ». Loin d'être le résultat de l'activité culturelle des hommes, le langage serait, pour une partie non négligeable des linguistes de l'époque, le fruit de sa nature physique, entité elle-même « naturelle ». Le modèle est incontestablement la biologie : les langues auraient une vie semblable à celle des plantes ou découlerait directement de la constitution de notre cerveau, différente selon les « races ». Ce premier « naturalisme linguistique » comme le qualifie C. Klippi, résulte d'un processus historique d'instauration d'une dichotomie entre la « nature » et la « culture ».

L'opposition n'avait pas de sens dans l'Antiquité ou au Moyen-âge. Si la nature et la poésie sont deux modes distincts de production des êtres à l'existence, ils opèrent au sein d'un même cosmos fini, dans lequel toute entité trouve sa place hiérarchisée. La physique moderne éclate le cosmos fini que remplace désormais un univers infini (Koyré 1957) ; le dualisme cartésien fait de la « nature » une réalité mécanique distincte du monde de l'esprit auquel appartient l'homme. Même si Spinoza s'efforce de restaurer l'unité ontologique (*Deus sive natura*, c'est-à-dire la substance), il ne peut éviter la dualité des attributs infinis que sont la matière et l'esprit sans qu'aucune relation causale ne puisse exister entre eux. Dans le même temps, les voyages et les « grandes découvertes » changent notablement la vision de l'humanité et la grammatisation des vernaculaires place les érudits face à la diversité des langues et des cultures (Auroux 1994). Hors de toute visée philosophique précise, le modèle de description des terres lointaines est rapidement devenu dualiste, selon le titre même de l'ouvrage de Joseph de Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes Occidentales* (1589). Les trois derniers chapitres de l'ouvrage sont précédés d'un *Prologue* qui leur donne pour objet « le comportement des hommes qui habitent le Nouveau Monde ». C'est au 18^e s., cependant, qu'il revient d'avoir clairement dégagé les caractéristiques, non plus de l'âme humaine ou de la diversité des comportements humains, mais de la réalité historique de la « culture » pour

fournir l'opposition entre les sciences de la nature et les sciences de la culture (ou « sciences de l'esprit » comme disaient les allemands au 19^e s. ou « sciences humaines et sociales », selon la terminologie française contemporaine). Cette opposition repose sur les concepts clés de l'arbitraire du langage et de son historicité. Elle a été mise au jour par une réflexion sur le concept d'« origine ».

On ne remarquera jamais assez que ce dernier n'est *jamais historique*¹ ; Condillac est très clair sur la question :

Si on pouvait observer une langue dans ses progrès successifs, on verrait les règles s'établir peu à peu. Cela est impossible (*Grammaire*, 1775, I. IX).

Dans une note où il critique le Rousseau du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, il n'hésite pas à écrire : « Quand je parle d'une première langue, je ne prétends pas établir que les hommes l'ont faite, je pense seulement qu'ils l'ont pu faire » (*ibid.*, I.II). Rousseau pourtant refusait toute approche « historique » de l'origine de l'inégalité : « Commençons donc par écarter tous les faits ... ». Autrement dit, le discours sur l'origine des langues appartient au domaine de la *fiction*, celui de la statue du *Traité des sensations* ou du « muet de convention » qu'utilise Diderot pour retracer la genèse de nos idées (*Lettre sur les Sourds et muets*, 1751). La fiction n'est pas le pis-aller d'une histoire impossible ; elle possède une toute autre fonction. Le *contrat social* ou, aujourd'hui, le « voile d'ignorance » de John Rawls ne sont pas des faits ayant eu lieu, ce sont *les conditions abstraites d'existence de l'ordre juridique*. Si vous ne les admettez pas, alors il n'y a ni droit, ni justice. Il en va de même de l'origine du langage : ce qu'il s'agit de comprendre, ce n'est pas l'histoire linguistique de l'humanité, ce sont les conditions qui font que l'humanité possède le langage ou, encore, la nature même du langage². On peut argumenter pour savoir si cette origine est due à un *principe utilitariste* fondé sur l'individu (le *besoin* chez Condillac), ou à un *principe altruiste* (la *pitié* chez Rousseau), comme on discute aujourd'hui pour savoir si le langage a donné à l'*homo sapiens* un réel avantage dans le schéma concurrentiel de l'évolution : *c'est toujours en premier lieu de ce qu'est le langage dont il est question*. La problématique sur l'origine (celle du langage, mais aussi de la société, du droit, de l'Etat, etc.) inaugure une grande révolution philosophique, celle qui va séparer la *nature*, domaine de la loi physique et déterministe, et la *culture*, domaine du droit, de l'histoire et de la liberté humaine³. L'arbitraire du langage, n'est pas un fait attesté, il joue le rôle de principe de démarcation. Chez le Condillac de la *Grammaire* (1775) le passage

¹ Même de Brosses, initiateur du paradigme historique, posera des restrictions à la réalité de la première langue (*Mécanique des Langues*, 1765, § 65). Monboddo la considérera également comme inaccessible, pour des raisons techniques : la comparaison des langues s'appuie sur les seules consonnes, or la première langue était une langue de voyelles.

² Voir S. Auroux, *La Sémiotique des encyclopédistes*, 1979, p. 54-67.

³ Cela ne signifie pas que tout le monde accepte le paradigme « culturaliste ». Bon nombre de philosophes recherchent encore les « principes naturels » (donc universels) au fondement de la morale et de la société. Le cas le plus notable est celui d'A. Court de Gébelin qui dans les multiples tomes de son *Monde Primitif* (1772-1781) s'efforce de montrer comment c'est la nature qui engendre mécaniquement le monde symbolique. Le langage ne saurait naître « arbitrairement », d'où le recours au concept d'iconicité.

du « signe naturel » au « signe arbitraire » inaugure la possibilité pour le sujet humain de manipuler les signes à son gré et d'entrer dans le monde du langage. L'arbitraire n'est pas un fait, c'est le principe théorique à l'origine de l'histoire et de la culture.

C'est dans le contexte d'une opposition stricte de la nature et de la culture que naît le premier naturalisme linguistique, à une époque où le positivisme impose, en matière de scientificité, la physique mathématique comme prototype. Mais c'est à une transformation interne aux sciences du langage que revient la causalité principale de la naturalisation. La comparaison et l'appareillement des langues telles que le 19^e s. va les pratiquer à la suite de Bopp et Grimm n'a plus grand chose à voir avec les pratiques normales depuis la Renaissance, qui procèdent, le plus souvent, par comparaison de listes de mots canoniques. Désormais on travaille sur la morphologie (Bopp) ou sur les « lois phonétiques » (Grimm). L'élément du changement linguistique n'est plus le mot mais le phonème (la « lettre » dans la terminologie de Grimm) dont la mutation, pour une langue donnée, se fait brutalement dans toutes ses occurrences. Qu'il s'agisse de morphologie ou de phonétique, la « langue » est appréhendée comme un système en soi et pour soi. La naturalisation est une réponse ontologique économique, quoique largement métaphorique, pour désigner l'autonomie de ce type de système qui évoluerait indépendamment des sujets parlants. La « querelle des lois phonétiques », dans les années quatre vingt, mettra sur le devant de la scène la question de savoir si la linguistique appartient aux sciences naturelles (comme ces dernières, elle procède par « lois ») ou aux sciences sociales (Auroux 1979b).

Les résultats du comparatisme bouleversent également la façon dont on peut envisager les rapports entre les cultures. Lorsque Schlegel publie en 1808 son ouvrage sur la langue et la philosophie de l'Inde, il rompt avec la filiation dont s'est réclamé l'Occident chrétien du Moyen-âge et de la Renaissance : l'hébreu ne figure plus dans ses origines linguistiques. Le développement de la linguistique indo-européenne passe largement par une apologie de l'Occident. Certains textes classiques sont troublants. C'est dans l'Introduction de son *Histoire de la langue allemande* (1848) que Grimm propose le concept de « Reich » pour assigner l'étendue du « règne » du monde linguistique germanique ; il n'hésite pas à rattacher la « Lautverschiebung » de Grimm au libre esprit des peuples germaniques qui se manifeste au Moyen-âge. Renan, lui, n'hésitera pas à voir dans la culture hébraïque une phase à jamais imparfaite du développement de l'humanité. Les linguistes (cf. Pictet) ont largement contribué au façonnage du mythe aryen (Poliakov [1971], 1987). Dérives nationalistes et aventures coloniales viennent largement s'entrelacer aux recherches scientifiques dans un contexte où l'anthropologie physique, en plein développement, tente avec application de mesurer les caractères raciaux des différentes ethnies que l'on rencontre dans le vaste monde (Rupp-Eisenreich (dir.) 1984). La grammaire comparée, bien avant que certains de ses acteurs (Schleicher 1863, 1865) ne s'inspirent de Darwin (*L'origine des espèces* date de 1859), est largement évolutionniste. En fonction de leur morphologie (ou de leur absence de morphologie) les langues sont classées sur une échelle orientée qui suit une

progression vers le raffinement de leurs capacités intellectuelles et expressives ; elles sont isolantes, agglutinantes ou flexionnelles. Malgré le paradoxe, déjà étudié par Humboldt, de la riche civilisation chinoise s'exprimant dans une langue isolante, ni les langues, ni les civilisations ne sont égales. Le développement de l'humanité est une progression constante vers une maturité que représente un Occident, devenu le maître du monde.

Si la métaphore botanique et organiciste de la linguistique évolutionniste reste sommaire et biologiquement sans grand intérêt, les découvertes de Broca, qui localise les lésions cérébrales responsables d'un certain type d'aphasie (Broca 1861, 1865), précisent le substrat biologique fonctionnel du langage humain. Dans le contexte d'une anthropologie physique largement « raciale » on imagine ce que peuvent en faire les partisans d'un rapprochement avec la linguistique. L'auteur le plus radical est sans conteste Chavée (1862a, b ; 1878) ; il sera suivi par des disciples comme A. Hovelacque, le premier titulaire de la chaire de linguistique à l'Ecole d'Anthropologie fondée par Broca. C'est pourtant Broca qui s'opposera le plus fermement au rapprochement des deux disciplines, notamment dans un texte célèbre (Broca 1863) où il critique une communication que vient de faire le linguiste belge à la Société d'Anthropologie. En utilisant une étude statistique de l'évolution des langues (une « glottochronologie » inspirée de Dumont D'Urville 1834, voir Hymes 1973) il montre bien que leur évolution n'a rien à voir avec l'évolution biologique ; il invoque évidemment les aléas de l'histoire et les changements linguistiques qu'ils imposent parfois à certains peuples, tout comme le fait qu'un enfant quelle que soit l'origine ethnique de ses parents apprend la langue des personnes qui l'entourent.

Quand bien même elle ne cesse de proclamer sa « scientificité », la « linguistique » du 19^e s. est d'une grande diversité théorique ; son « étendue » et sa nature (science naturelle ou science humaine ?) font l'objet de controverses qui affectent jusqu'à son nom (Aurox 1984). C'est sur cette histoire complexe et encore mal connue que portent la majorité des contributions. C. Klippi présente une vue générale sur cette « première » biolinguistique ; P. Desmet s'intéresse à Hovelacque, le membre le plus influent de l'école de Chavée ; B. Oyharçabal à son ami Vinson, spécialiste du basque ; D. Kouloughli revient sur l'anti-sémitisme d'E. Renan ; E. Bonvini reprend toute la question de l'étude des langues africaines et de ses interférences avec l'anthropologie ; J. Joseph étudie les thèses de L. de Saussure. Le cas Sievers, analysé par S. Tchougounnikov, montre bien, le moment où le naturalisme bascule. Sievers est probablement l'un des plus grands phonéticiens de l'histoire de la linguistique. Il est évidemment fondé à s'appuyer sur l'acoustique et la physiologie ; les sons du langage sont *aussi* des phénomènes naturels. Mais il en vient à relier directement (« naturellement ») ces éléments à l'expression des émotions (ce que l'on peut considérer comme une version moderne du « langage d'action » de certains philosophes du 18^e s.). Qu'est-ce qui fait que quelque chose de « naturel » prend du sens ? La réponse naturaliste revient à soutenir que le sens naît de la nature elle-même ; la réponse culturaliste propose, au contraire, que le sens vienne d'un ordre spécifique, étranger à la nature.

On peut s'étonner de cette image très contrastée du 19^e s., assez éloignée de l'histoire héroïque du comparatisme. Si on utilise l'étude de Bonvini comme un test on remarque que les meilleurs résultats classificatoires sont produits par les auteurs (Bleeck, par exemple) qui restent le plus éloignés de l'anthropologie physique. L'autonomie de la linguistique comme science sociale semble effectivement l'attitude la plus productive ; la Société de linguistique de Paris la défendra de manière acharnée et elle explique en grande partie son refus de considérer la question de l'origine comme faisant partie des problèmes légitimes de la discipline (voir Henry 1896 ; Auroux 2007). Saussure fera de la nature sociale du langage (et donc de son « arbitraire ») un axiome constitutif des études linguistiques (Engler 1967, 1968, 1980). Au début du 20^e s., le combat contre le paradigme naturaliste peut sembler gagné ; plus tard le structuralisme atteindra une formulation claire du paradigme culturaliste (voir, par exemple, Hjelmslev 1965 et sa conception de la racine comme convention du linguiste).

Ce paradigme « culturaliste » a été considérablement raffiné vers la seconde moitié du 20^e s., lorsque l'on est revenu sur la question de l'origine des langues. La nouvelle discussion repose sur la distinction entre l'*origine* et le *commencement*. C'est Kant qui, dans la *Critique de la raison pure* (1781) a introduit cette distinction à propos de nos connaissances : elles *commencent* avec l'expérience, mais ont pour *origine* la structure de nos facultés cognitives. Husserl la reprend lorsqu'il traite de la géométrie :

La question de l'origine de la géométrie (...) ne doit pas être la question philologico-historique, ni par conséquent l'enquête menée à propos des premiers géomètres (...). (...), notre préoccupation doit aller plutôt vers une question en retour sur le sens le plus originaire selon lequel la géométrie est née un jour <et,> dès lors, est restée présente comme tradition millénaire, le reste pour nous et se tient dans le vif d'une élaboration incessante (Derrida 1962, p. 174-175).

On peut dire que cette distinction revient à assumer un dualisme entre l'*ordre des faits empiriques* (historiques et, éventuellement, matériels) et la *sphère du sens*. Quelque chose n'a de sens qu'à l'intérieur de ce qui a du sens. C'est ce qu'exprime parfaitement C. Lévi-Strauss, justement à propos de l'origine du langage :

Quels qu'aient été le moment et les circonstances de son apparition dans l'échelle de la vie animale, le langage n'a pu naître que tout d'un coup. Les choses n'ont pas pu se mettre à signifier progressivement. A la suite d'une transformation dont l'étude ne relève pas des sciences sociales, mais de la biologie et de la psychologie, un passage s'est effectué, d'un stade où rien n'avait de sens à un autre où tout en possédait (« Introduction », *Œuvres* de M. Mauss, Paris, Minuit, 1968, t. 1, XLVII)

La longue introduction de Derrida (171 pages) à sa traduction de Husserl a eu un grand retentissement lors des discussions sur Rousseau (notamment autour de Derrida ; voir Derrida 1967a, b) suscitées par la « redécouverte » de l'*Essai sur l'origine des langues*. Ces discussions vont permettre de formuler (voir le texte

de Lévi-Strauss que l'on vient de citer) ce que nous nommerons l'*épigénétisme*⁴ en matière de langage et de développer le thème de la *circularité des origines*⁵. Cette circularité correspond au fait *qu'il ne peut pas y avoir de relation de causalité* (qui suppose l'antériorité de la cause sur l'effet) entre, d'une part, des faits qui relèvent de l'histoire biologique ou sociale de l'humanité, et, d'autre part, la structure du langage. Supposons que je soutienne qu'un moment important de l'hominisation soit la capacité de rapporter à autrui des événements passés, des « récits ». Bien évidemment, je suis tenté de lier cela au langage. Pour qu'il y ait « récit », il faut qu'il y ait matière au récit ; mais il n'y a pas de « récit » sans les déictiques, le repérage temporel, un système des temps, bref tout ce que Benveniste nomme l'« appareil formel de l'énonciation ». C'est cette circularité qui interdit l'utilisation d'une relation de causalité. On peut considérer que l'épigénétisme est l'aboutissement de l'interdit de la question d'origine qu'il maintient fermement dans les sciences sociales. Bien entendu, il n'obère pas les recherches sur les transformations biologiques de l'humanité qui rendent le langage possible. Mais il correspond à la conception d'une démarcation nette entre la nature et la culture et, par conséquent, d'une autonomie des sciences sociales.

Il faut noter que cette discussion a eu lieu dans un contexte bien particulier. L'existentialisme avait développé l'idée de l'absence totale de « nature » humaine : l'homme n'est que ce qu'il se fait. Lévi-Strauss, qui développera un structuralisme que l'on peut considérer comme l'exact opposé épistémologique de l'existentialisme⁶, soutenait dès 1952, dans un opuscule, intitulé *Races et Histoire* publié dans une série de l'UNESCO, une position qui, sur ce point, n'est guère éloignée :

(...) cette diversité <des sociétés et des civilisations> intellectuelle, esthétique sociologique, n'est unie par aucune relation de cause à effet à celle qui existe, sur le plan biologique, entre certains aspects observables des groupements humains : elle lui est seulement parallèle sur un autre terrain (éd. Denoël, 1972, 11).

Ce texte sera republié en 1972, en livre de poche, en même temps qu'une étude antérieure (1956) de Jean Pouillon sur l'œuvre de Lévi-Strauss, où il est insisté

⁴ J'utilise ce terme de façon incontestablement néologique par rapport à son sens courant en embryologie (où il s'oppose à la préformation génétique) pour désigner une théorie qui soutient qu'il faut distinguer entre le *commencement* (qui est une question empirique) et l'*origine* (qui concerne l'appréhension rationnelle) d'un phénomène. Plusieurs collègues m'ont fait remarquer que ce choix n'était peut-être pas très heureux, dans la mesure où la sociobiologie utilise la notion, déterministe, de « règle épigénétique ». Il me semble peu adéquat d'utiliser le terme « épiphénoménal », dans la mesure où il implique le caractère totalement accessoire du phénomène en question. Je n'ai rien trouvé de mieux et, par conséquent, je prie le lecteur de garder à l'esprit qu'il s'agit d'un néologisme ayant la seule signification que l'on vient de définir.

⁵ C'est le titre d'un numéro spécial de la *Revue Internationale de philosophie*, 82-4, 1967.

⁶ Lorsque Sartre publie la *Critique de la raison dialectique* (1960), tentative d'expliquer comment on peut passer de la liberté du sujet individuel aux régularités collectives (ce qu'il identifiera comme le monde du *pratico-inerte*) qu'étudient les sciences humaines, Lévi-Strauss y répondra par le manifeste structuraliste qu'est *La pensée sauvage* (1962), où le sujet, en tant que tel, n'a pas sa place.

sur l'opposition entre la nature et la culture (domaine de la règle⁷ et non de la loi), telle qu'elle apparaît, notamment dans la thèse de l'anthropologue (*Les structures élémentaires de la parenté*, 1947)⁸. A peu près dans le même temps renaissent les études sur les « enfants sauvages » (Malson, 1964⁹ ; Lane [1976], 1979), ces enfants humains découverts alors qu'ils survivaient hors de tout contexte social humain et, parfois, dans un contexte « animal » (« enfants loups », « enfants singes », « enfants panthère », « enfant gazelle », etc.). L'oligophrénie par privation montre ainsi que l'homme ne développe ses potentialités humaines (langage, socialisation, aptitudes intellectuelles) que dans un contexte social et, à condition qu'il y soit immergé relativement jeune.

C'est au moment où le paradigme culturaliste triomphe sur le continent par le biais du structuralisme que le naturalisme connaît un renouveau important ; il ne s'interrompra pas depuis le dernier tiers du 20^e s. jusqu'à nos jours. En 1968, le philosophe américain W.V. Quine présentait à Vienne, au 14^{ème} Congrès International de Philosophie, une conférence intitulée « L'épistémologie devenue naturelle »¹⁰. Il prenait acte de l'impossibilité mise au jour par le second théorème de Gödel du projet fondateur de l'épistémologie en matière de mathématiques, puisque l'on est désormais certain que la théorie des ensembles n'est pas déductible de la logique. Quine intégrait cette impossibilité en reclassant l'épistémologie dans l'ensemble des sciences :

L'épistémologie, ou quelque chose de ressemblant, s'est simplement conquis droit de cité à titre de chapitre de psychologie et donc de science naturelle. Elle étudie un phénomène naturel, à savoir un sujet humain physique (t.f., 96).

Chomsky était, depuis ses débuts, sur des positions semblables comme il le rappelle en 1987 :

Depuis trente ans l'étude du langage – ou, plus précisément, une de ses composantes importantes – est menée dans un cadre qui conçoit la linguistique comme une branche de la psychologie ; donc en dernière instance de la biologie humaine. (...). Elle <cette approche> cherche aussi à assimiler l'étude du langage¹¹ au corps des sciences de la nature¹².

⁷ Une règle touche un domaine qui concerne l'action humaine et tel que l'action qu'elle prescrit peut aussi bien être que ne pas être (contingence de l'acte prescrit, qu'on étend à la règle elle-même, en évoquant son historicité). Voir Auroux 1998.

⁸ En 1972, dans la préface qu'il rédige pour la seconde édition (Paris, La Haye, Mouton) Lévi-Strauss aura une position plus nuancée : « Finalement, on découvrira peut-être que l'articulation de la nature et de la culture ne revêt pas l'apparence intéressée d'un règne hiérarchiquement superposé à un autre qui lui serait irréductible, mais plutôt d'une reprise synthétique, permise par l'émergence de certaines structures cérébrales qui relèvent elles-mêmes de la nature, de mécanismes déjà montés mais que la nature n'illustre que sous forme disjointe et qu'elle lui alloue en ordre dispersé » (p. XVII).

⁹ Malson rédige une longue préface à la réédition des textes de Itard (1801, 1807), un disciple de Condillac et de son empirisme, concernant les tentatives d'éducation de Victor de l'Aveyron (ce cas donnera lieu à un film du réalisateur F. Truffaut, *L'enfant sauvage*, 1970).

¹⁰ Reprise comme chap. 3 de *Ontological Relativity And Other Essays*, New York et Londres, Colombia University Press, 1969 ; t.f. Paris, Aubier-Montaigne, 1977.

¹¹ On sait qu'une grande partie de la démarche structuraliste (Lévi-Strauss) repose sur le langage, conçu comme modèle des processus culturels inconscients.

Les années 70 et 80 ont connu un développement considérable de l'éthologie, voir de l'éthologie comparée entre les hommes et les animaux, dont certains aspects ont concerné le langage¹³. Les progrès spectaculaires de la génétique¹⁴ et de la biologie moléculaire ont ouvert les vannes de discours nativistes de toutes sortes, comme à l'application de la théorie de l'évolution à l'étude de la société (la sociobiologie de Wilson 1975 ; voir Ruelland 2004).

Le paradigme naturaliste est une façon radicale de remettre en question les méthodes et le rôle des sciences humaines, comme le notait l'éthologue de l'agressivité, K. Lorenz, dès 1970 :

On comprend difficilement pourquoi ces sciences <sociologie, psychologie et psychologie sociale> qui ont toutes leurs origines dans la philosophie n'ont pas trouvé, ou du moins pas encore, leur rattachement au système organisé et rigoureux des branches du savoir qui procèdent inductivement (K. Lorenz, 1970, p. 235, cité dans Ruelland 2004, p. 34).

Comme dans tous les cas semblables (y compris le « culturalisme » que l'on a évoqué plus haut), les paradigmes ont des effets globaux. Beaucoup sont de type « communautariste » et concernent la sociologie de la discipline (circuits de citations, institutions, congrès, affirmations partagées sans démonstration, etc.). Certains concernent directement la manière d'argumenter. J'en citerai comme exemple, la façon dont « les enfants sourds du Nicaragua » interviennent parfois dans la discussion. Après la révolution qui s'est produite au Nicaragua (1979), les enfants sourds, que le régime précédent laissait dans leurs familles, ont été scolarisés à Managua, auprès d'instituteurs, ne disposant ni d'expérience ni d'informations précises sur le traitement du handicap. On a remarqué qu'ils

¹² « Sur la Nature, l'Utilisation et l'Acquisition du langage » (p. 21), traduction française dans le n° 19 des *Recherches Linguistiques de Vincennes* (1990, 21-44), d'un article publié, en anglais, au Japon en 1987.

¹³ Les programmes d'analyse des systèmes de communication non-humains ont été nombreux et ont concerné de diverses espèces (insectes, oiseaux, dauphins, etc.). Le résultat le plus évident a été la mise en lumière de systèmes de communication plus ou moins complexes. Le rapport avec le langage humain est beaucoup moins net. A la fin des années soixante commence aux Etats Unis une série de programmes expérimentaux visant à faire acquérir à des primates supérieurs la capacité de manipulation des systèmes symboliques complexes permettant, notamment, la communication avec les humains. On signalera parmi les principaux : i) WASHOE : B.T. et A. Garner (à partir de 1966 ; en 1970, les études sur Washoe ont été poursuivies à l'Université d'Oklahoma, où des programmes ont été développés sous la conduite de R. Fouts) ; ii) SARAH : A. et D. Premack (à partir de 1970) ; iii) LANA (LpAN-guage ANAlogue) : D. M. Rumbaugh (Atlanta : à partir de 1972) ; iv) KOKO : F. Patterson (Stanford ; à partir de 1972) ; v) NIM : H. S. Terrace (New York ; à partir de 1973) ; vi) CHANTEK : L. Miles (Université du Tennessee ; à partir de 1977) ; vii) KANZI : E. S. Savage-Rumbaugh (Atlanta, à partir de 1981). Les résultats sont très controversés ; de manière générale, il ne semble pas que les primates puissent maîtriser des éléments syntaxiques significatifs (ce qui renforce les partisans d'une discontinuité biologique à l'origine du langage).

¹⁴ Le code ADN en double hélice est découvert entre 1951 et 1952, le Prix Nobel est attribué à Crick et Watson en 1962. Le livre qui raconte cette aventure (J. Watson, *The double Helix*, 1968) a été un succès de librairie.

n'apprenaient pas l'écriture¹⁵, mais qu'en quelques mois ils s'étaient créés entre eux un système de communication par signes, qui s'est « stylisé » et « démotivé », lorsque les adolescents du premier groupe ont été rejoints par des enfants plus jeunes. Aussitôt, on peut sauter aux conclusions. Nous sommes en présence de la création d'une « langue » et la rapidité du processus peut s'expliquer seulement par quelque prédisposition innée : « voilà qui vient singulièrement contredire la thèse culturelle de l'invention du langage » (Dessales 2000, p. 71-72). Evidemment, il aurait fallu s'entourer de quelques précautions (que n'ont pas toujours eues les observateurs des enfants sauvages évoqués plus haut, qui optent tous pour une thèse culturaliste). Les enfants ont toujours été socialisés (dans leur famille ou à l'école, ils savaient empiriquement ce qu'était la communication) et toute invention d'artéfact ne suppose pas d'emblée une base innée.

Le paradigme naturaliste est aujourd'hui largement triomphant dans nos institutions. Même renouvelé, dans le nouveau contexte des sciences cognitives, de la génétique et des sciences du cerveau, il n'est pas sans faiblesse. Nous en donnons deux exemples : D. Véronique dissèque le « bioprogramme » de Bickerton et J.-M. Fortis l'innéisme de Pinker et ses positions à propos de FOXP2, le prétendu « gène grammatical » (Mc Andrew 2003). La lecture de certains ouvrages contemporains est aussi déconcertante que le foisonnement des métaphores biologiques ou du racialisme au 19^e s.. La naturalisation du langage doit être comparée au programme parallèle de la sociobiologie (Wilson 1975).

Il semblerait que l'histoire (pourtant relativement récente) des discussions passées sur le paradigme naturaliste n'ait laissé aucune trace. Désormais, certains confondent le temps de leur formation et de leurs premières publications avec l'histoire de la linguistique :

Most of what we know about language has been learned in the last three decades (Bickerton, 1990, p. 5)

RÉFÉRENCES

- Auroux, Sylvain (1979). « La querelle des lois phonétiques », *Linguisticae investigationes* 3/1, 1-27.
- Auroux, Sylvain (1979). « La catégorie du parler et la linguistique », *Romantisme* 25-26, 157-178.
- Auroux, Sylvain (1984). « The first Uses of the French Word "linguistique" (1812-1880) », *Papers in the History of Linguistics*, Aarsleff, H., Kelly, L. & Niederehe, H.-J. (éd.), Amsterdam, John Benjamins, 447-459.
- Auroux, Sylvain (1994). *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga.
- Auroux, Sylvain (1998). *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF.
- Auroux, Sylvain (2007). *La question de l'origine des langues, suivi de L'historicité des sciences*, Paris, PUF.

¹⁵ Depuis l'Abbé de l'Épée cette question a une longue histoire que reprend Lane ([1976] 1979).

- Bickerton, Derek (1990). *Language and Species*, The University of Chicago Press.
- Broca, Paul Pierre (1861). « Remarques sur le siège de la faculté du langage articulé, suivies d'une observation d'aphémie », *Bulletin de la Société anatomique* 36, 330-357.
- Broca, Paul Pierre (1863) « La linguistique et l'anthropologie », *Bulletin de la Société d'Anthropologie* 3, 264-319.
- Broca, Paul Pierre (1865). « Du siège de la faculté de langage articulé dans l'hémisphère gauche du cerveau », *Bulletin de la Société d'Anthropologie* 6, 377-393.
- Chavée, Honoré Joseph (1862). *Les langues et les races*, Paris, Chamerot. [version remaniée de *Moïse et les langues*, 1853]
- Chavée, Honoré Joseph (1862b). « Sur le parallèle des langues sémitiques et des langues indo-européennes », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris* III, 198-205.
- Chavée, Honoré Joseph (1878). *Idéologie lexicologique des langues indo-européennes*, Paris.
- Curtius, Georg (1867). *Zur Chronologie der indogermanischen Sprachforschung*, Leipzig. [Traduit en français par A. Bergaigne, Paris 1869]
- Collinge, Neville Edgar (1985). *The laws of Indo-European*, Amsterdam etc., John Benjamins.
- Desmet, Piet (1996). *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*, Leuven et Paris, Peeters.
- Dessales, Jean-Louis (2000). *Aux origines du langage. Une histoire naturelle de la parole*, Paris, Hermès.
- Derrida, Jacques (1962). Introduction et traduction de l'*Origine de la géométrie de Husserl*, Paris, PUF.
- Derrida, Jacques (1967a). « La linguistique de Rousseau », *Revue Internationale de philosophie*, 82-4, 443-462.
- Derrida, Jacques (1967b). *De la Grammatologie*, Paris, Minuit.
- Dumont d'Urville, Jules (1834). *Voyage de découverte de l'Astrolabe. (...). Philologie, seconde partie. (...)*, Paris, Ministère de la Marine.
- Engler, Rudolf (1967). *Édition critique du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- Engler, Rudolf (1968). *Lexique de la terminologie saussurienne*, Spectrum, Utrecht et Anvers.
- Engler, Rudolf (1980). « Linguistique 1908 : un débat-clef de Linguistique géographique et une question de sources saussuriennes », Koerner, Konrad (éd.), *Progress in Linguistic Historiography*, Amsterdam, John Benjamins B.V., 257-270.
- Henry, Victor (1896). *Antinomies linguistiques*, Paris, F. Alcan.
- Hjelmslev, Louis (1966[1963]). *Le langage*, traduction française, Paris, Minuit.
- Hovelacque, Abel-Alexandre (1873). « La linguistique et le précurseur de l'homme », *Compte rendu de la 3ème session de l'association française pour l'avancement des sciences*, 1873, 613-619.
- Hovelacque, Abel-Alexandre (1877[1876]). *La linguistique*, Paris, C. Reinwald et cie.
- Hovelacque, Abel-Alexandre & Vinson, Julien (1878). *Études de linguistique et d'ethnographie*, Paris, C. Reinwald.
- Hymes, Dell H.(1973). « Lexicostatistics and Glottochronology in the Nineteenth Century », *Lexicostatistics in Genetic Linguistics: Proceedings of the Yale Conference*, La Haye, Mouton/de Gruyter, 1, 122-176.
- Koyré, Alexandre (1957). *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, PUF.
- Lane, H. (1979[1976]). *L'enfant sauvage de l'Aveyron. Evolution de la pédagogie d'Itard à Montessori*, traduction française, Paris, Payot.
- MacAndrew, Alec (2003). « FOXP2 and the Evolution of Language », <http://www.evolutionpages.com/FOXP2-language.htm> [remise à jour en juin 2005].

- Pictet, Adolphe (1859-1863). *Les origines indo-européennes, ou, les Aryas primitifs; essai de paléontologie linguistique*, 2 vols., Paris.
- Malson, Lucien (1964). *Les enfants sauvages*, suivi de *Mémoire et Rapport sur Victor de l'Aveyron* (1801-1806), par Jean Itard, Paris, UGE.
- Poliakov, Léon (1987[1971]). *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Éditions Complexe, Bruxelles
- Ruelland, Jacques G. (2004). *L'Empire des gènes. Histoire de la sociobiologie*, Lyon, ENS Editions.
- Rupp-Eisenreich, Britta (éd.) (1984). *Histoires de l'Anthropologie : XVI-XIX siècles*, Paris, Klincksieck.
- Schlegel, Friedrich (1808). *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier*. [rep. Amsterdam, John Benjamins, 1977]
- Schleicher, Alexander (1861-1862). *Compendium der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen (...)*, Weimar.
- Schleicher, Alexander (1863). *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft [...]*, Weimar.
- Schleicher, Alexander (1865). *Ueber die Bedeutung der Sprache für die Naturgeschichte des Menschen*, Weimar (t. f. avec le précédent, Paris, 1868).
- Schleicher, Alexander (1868). « Ein Fabel in indo-germanischer Sprache », *Beiträge zur vergleichende Sprachforschung* 5, 206-208.
- Wilson, O. Edouard (1975). *Sociobiology. The New Synthesis*, Cambridge, Harvard University Press.